

MERCURE

DE

FRANCE

Fondé en 1872

(*Strie Moderne*)



Ont collaboré à ce numéro :

PIERRE DE BRÉVILLE, JACQUES BRIEU, R. DE BURY, PEDRO EMILIO COLL,
MARCEL GOLLIÈRE, HENRY-D. DAYRAY, ALBERT DELACOUR,
J. DREXELIUS, GEORGES EEKHOU, ANDRÉ FONTAINAS,
REMY DE GOURMONT, A.-FERDINAND HEROLD, CHARLES-HENRY HIRSCH,
EDMOND JALOUX, VIRGILE JOSZ, GEORGES LAINÉ, RICHARD LEDENT,
PIERRE LOUYS, CHARLES MERKI, GEORGES PÉRIN,
PIERRE QUILLARD, RACHILDE, YVANHOË RAMBOSSON,
AUGUSTE STRINDBERG (GEORGES LOISEAU trad.), JEAN DE TINAN, LES XII,
EPHREM VINCENT, WALTER PATER (GEORGES KHNOFF trad.)
Vignettes nouvelles de HENRY DETOUCHE et LASKOWSKI

Voir le Sommaire au verso.

France : 2 fr. » | Étranger : 2 fr. 25

Bureau : tous les jours, de 9 à 6 heures

Alfred VALLETTE, Directeur
(Le matin, de 9 à 11 heures)

15, rue de l'Echaudé-Saint-Germain, 15

PARIS

SOMMAIRE

N° 103. — JUILLET 1898

PIERRE QUILLARD.....	Georges Clemenceau.. 5
GEORGES LAINÉ.....	Psychologie sociale de l'Espagne..... 15
WALTER PATER (GEORGES KHNOPFF trad.).....	Portraits imaginaires: Sébastien van Storck..... 42
EDMOND JALOUX.....	Hymne..... 71
REMY DE GOURMONT.....	Sur la Langue française: La Déformation verbale considérée comme force créatrice..... 74
GEORGES PÉRIN.....	Les Fiançailles, trois contes. 86
RICHARD LEDENT.....	Les Poèmes de l'Age..... 107
AUGUSTE STRINDBERG (GEORGES LOISEAU trad.).....	Margit (La Femme du Chevalier Bengt), drame en cinq actes (Actes IV et V).... 110
ANDRÉ FONTAINAS.....	Claude Monet..... 159
PIERRE LOUYS.....	Leçons antiques: La Jeunesse et le Mariage de Théodora..... 167
ALBERT DELACOUR.....	Le Roy, roman (suite)..... 174

REVUE DU MOIS

REMY DE GOURMONT.....	Epilogues..... 214
PIERRE QUILLARD.....	Les Poèmes..... 221
RACHILDE.....	Les Romans..... 227
MARCEL COLLIÈRE.....	Histoire, Sociologie..... 233
CHARLES MERKI.....	Voyage, Archéologie..... 240
J. DREXELIUS.....	Romania, Folklore..... 246
JACQUES BRIEU.....	Esotérisme et Spiritisme..... 249
CHARLES-HENRY HIRSCH.....	Les Revues..... 252
R. DE BURY.....	Les Journaux..... 257
A.-FERDINAND HEROLD.....	Les Théâtres..... 264
JEAN DE TINAN.....	Cirques, Cabarets, Concerts..... 269
PIERRE DE BRÉVILLE.....	Musique..... 270
ANDRÉ FONTAINAS.....	Art moderne..... 278
VIRGILE JOSZ.....	Art ancien..... 283
YVANOË RAMBOSSON.....	Publications d'Art..... 287
LES XIII.....	Le Meuble et la Maison..... 291
GEORGES F. UD.....	Chronique de Bruxelles..... 295
HENRY-D. LAVRAY.....	Lettres anglaises..... 298
EPHREM VINCENT.....	Lettres espagnoles..... 304
PEDRO EMILIO COLL.....	Lettres latino-américaines..... 308
MERCYRE.....	Publications récentes..... 313
—	Echos..... 317

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai d'UN MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils sont conservés pendant un an.

RETRO
NEWS

MERCURE DE FRANCE

TOME VINGT-SEPTIÈME

Juillet-Septembre 1898

5751

82

12030

J'ai parlé de cette collection elzévir illustrée à laquelle j'ai emprunté *Presente y futuro*, elle s'accroît chaque jour et peut rivaliser par l'exécution avec nos petites collections illustrées. Revenons sur quelques-uns des derniers volumes qui y sont publiés.

Les **Poesias**, de M. Moreria y Galicia, sont d'un versificateur habile qui semble appartenir à l'école de Campoamor; elles sont d'une intimité délicate et d'un véritable charme. Nous avons gardé ce souvenir de paysages rêvés et nous déplorons seulement un certain modernisme qui nous choque parfois dans la poésie castillane et même chez les maîtres.

Un Alma de Dios, le 12^e volume de la même collection, est une simple nouvelle de Juan Ochoa; elle semble appartenir au genre semi-naturaliste qui exista chez nous. Louons une facture assez franche qui rappelle un peu la netteté de Maupassant. Nous parlerons plus à loisir dans notre chronique catalane de l'*Escanya-pobres* de Narcisso Oller. M. Rafael Altamira vient de donner une excellente version castillane.

La **Revista critica de historia y literatura** consacre un article aux publications faites à Lisbonne à l'occasion du centenaire.

Citons, dans la **Revista contemporanea** du 30 avril, un article de M. Cotarelo sur le prétendu livre des querelles du roi Alphonse le Sage.

EPIHREM VINCENT.

LETTRES LATINO-AMÉRICAINES

Bernardo Couto Castillo : *Asfodelos*. — Francisco de Olaguibel : *Oro y negro*, Mejico. — Général Luis V. Mansilla : *Rozas*, Paris. — Emilio Berisso : *Arpegios*, Buenos-Aires. — Abraham Lopez Penha : *Camila Sanchez*, Barcelona. — Santiago Perez Triana : *De Bogota al Atlantico*, Paris.

Le conte et la nouvelle sont d'acclimatation récente en Amérique. Les malveillants attribueront le fait à une recrudescence de la paresse de lire et d'écrire les œuvres de longue haleine, mais il est plutôt dû à un raffinement du goût, si nous voulons nous ranger à l'opinion du critique pour qui la nouvelle est l'élixir de la quintessence. Ce qu'il y a de certain, c'est que de même qu'à l'ode et au poème ont succédé le sonnet et les poésies courtes, ainsi à la narration posée du roman a succédé cette forme courte et vibrante, la nouvelle, qui s'adapte mieux à l'agitation de la vie moderne et satisfait davantage l'impatience de notre curiosité. Sous le titre de

Asfodelos, Bernardo Couto Castillo a recueilli une série de contes unis par un « leitmotiv » funèbre.

Dans toutes les pages, on voit le rire, « le seul rire encore logique » de Notre-Dame la Mort, non pas de la mort qui nous accueille comme une mère à la banqueroute de nos illusions, mais de la mort cruelle et perfide qui surprend l'homme en pleine félicité. Cependant l'obsession de la mort, telle qu'on l'observe dans les contes de Couto Castillo, me paraît révéler une intensité de Vie aigrie par les obstacles qui en contrarient l'épanouissement. Je ne sais pas pourquoi *Asfodelos* me rappelle un brave homme de mon pays qui dormait à côté d'une urne cinéraire « pour s'enlever la crainte ».

Certains livres sont une espèce d'enfer esthétique où les auteurs enferment les éléments sataniques, diaboliques, criminels de leur esprit. *Asfodelos* me fait cet effet-là, d'un de ces livres d'émancipation et de soulagement au moyen desquels nous pouvons parcourir inoffensifs la route de la vie. L'impression générale que laisse cette œuvre dans l'esprit du lecteur, c'est que l'auteur est un pessimiste; la vie en Amérique en produit beaucoup; approfondir les causes de ce pessimisme et les mettre en évidence serait faire l'histoire de notre vie morale à travers notre histoire politique et sociale. Par l'effet d'une prédominance de l'imagination et d'une curiosité inconstante, un grand nombre d'intelligences se sont mises en désaccord avec le milieu ou se sont placées au-dessus. Le progrès individuel de bien des esprits à été naturellement plus rapide que celui du milieu social rebelle jusqu'à un certain point au perfectionnement harmonieux. A la culture esthétique a succédé un mécontentement, un trouble profond dans les âmes; déjà les « folâteries démocratiques », la vulgarité des mœurs, la rareté des jouissances intellectuelles blessent profondément les sensibilités raffinées; de ceux-là on peut dire en toute justice qu'ils sont venus trop tôt dans un monde trop jeune. Dans les villes plus ou moins commençantes d'Amérique, celui qui cultive son esprit dans une direction artistique souffre plus que dans les villes d'Europe. Il en est beaucoup qui émigrent vers des centres plus civilisés, d'autres succombent... Il faut croire que quand la culture intellectuelle se généralisera et que les « cas » d'aujourd'hui constitueront une Force, celle-ci tendra à élever le niveau social, accélérant ainsi le progrès de la société.

Couto Castillo, comme l'Alfonso Castro de son conte, rêve avec des personnages de Poe et de d'Aurevilly et avec les êtres démoniaques de Baudelaire.

S'il y a eu une évolution dans les genres littéraires, il y en a eu une aussi dans le style, dans la technique. L'éducation

classique et la tradition castillane sont plus faibles en Amérique qu'en Espagne; l'influence française, assez souvent défavorable à l'originalité, a donné aux lettres latino-américaines une tournure qui les distingue un peu des lettres de source absolument pure. Don Juan Valera, l'éminent critique espagnol, a pressenti cette différence, il y a des années, en saluant l'*Azul* de Dario comme un précieux livre français écrit en espagnol. La prose tend à se faire moins oratoire et plus plastique, le vers plus subtil et plus libre; on martelle moins les consonnes et le rythme ondule et flotte avec plus de grâce autour de l'idée. Pour me servir d'un exemple, je dirais que dans le vers on joue plutôt des instruments à corde que de ceux de cuivre. Au cri succède le soupir, aux clameurs de la multitude les voix intimes. A mon avis cette « évolution » dans la technique correspond à une « évolution » sentimentale : nouveaux états d'âme, nouveaux moyens d'expression.

Le volume de poésies **Oro y Negro**, par Francisco de Olaguibel, appartient à cette nouvelle poésie nuancée et musicale. Quelques-uns de ses croquis, ballades et rondeaux rappellent Julian del Casal, l'admirable poète cubain. C'est là le plus grand éloge qui se présente sous ma plume.

Au cimetière de Southampton j'ai vu la tombe de Don Juan Manuel de Rozas, le célèbre dictateur argentin; au Grand-Hôtel de Paris, au Bois, au Moulin Rouge, j'en ai vu d'autres de ces dictateurs que l'Amérique produit aussi facilement que la terre produit les ronces qui, comme des boas, s'enroulent autour des arbres jeunes et les étouffent. Paris est une espèce de baignoire de dictateurs américains. Du continent lointain, quand ils sont à l'apogée du pouvoir, ils voient en songe un hôtel, avenue des Champs-Élysées, une loge à l'Opéra, et alors, c'est l'accaparement des millions, les grincements de dents. Et, de cette manière indirecte et paradoxale, Paris excite les tyrannies et les guerres civiles en Amérique. Quelqu'un a montré qu'il y aurait à faire un pendant au livre d'Alphonse Daudet en racontant la vie dans la grande ville des *Présidents en exil*; malheureusement, si nous avons des modèles à revendre, nous n'avons pas de Daudet.

Le général Mansilla, bien connu dans la société parisienne, et dont Maurice Barrès a esquissé la silhouette de causeur dans le prologue d'*El Diario de mi vida*, vient de publier un essai historico-psychologique sur son compatriote **Rozas**. Il n'y poursuit pas le dictateur de la phrase passionnée dont le colombien Vargas Vila a flagellé *los providenciales*; il n'emploie pas la satire merveilleuse avec laquelle l'équatorien Juan Montalvo (entre parenthèses, l'un des plus parfaits

artistes qu'ait eus la langue espagnole) a terrassé Garcia Moreno ; le général Mansilla montre dans les origines familiales de Rozas, dans son développement postérieur, les causes qui ont fait de lui l'arbitre sans pitié d'un peuple. Il montre aussi comment ce peuple était mûr pour la tyrannie, conformément à son opinion : « Il n'y a pas de tyrans, ni dans l'acception grecque, ni dans l'acception moderne du mot, qui n'ait derrière lui un peuple pensant comme le tyran même, désirant, voulant comme lui. » Après avoir analysé la vie et les actes de Rozas avec une franchise et une impartialité rares chez nos historiens, il termine par une phrase pleine de charité et de compréhension. Il convient d'être indulgent envers le peuple : « Même, dit-il, quand il soutient les démagogues et les tyrans, il est toujours de bonne foi. Au milieu de ses défaillances, de ses contradictions, de ses lâchetés, si son aspiration matérielle est l'amélioration de sa condition, son aspiration morale est le bonheur. » Et comme l'auteur avait déjà auparavant unifié le tyran avec son peuple, il n'est pas difficile d'étendre le pardon au premier.

Le livre du général Mansilla est une vaste causerie érudite et intéressante, nourrie de faits, de citations et d'observations qui jettent une grande lumière sur les problèmes de sociologie américaine.

Arpegios, par Emilio Berisso. Primeur littéraire où l'on remarque le recueillement naturel de celui qui se présente pour la première fois au public, mais où se découvre un poète ingénu qui souffre de la tristesse mi-vraie des adolescents. Son *Cantor* est un fils autochtone des pampas argentines, un frère de Santos Vega.

Sur la côte nord de la Colombie, dans le port de Barranquilla vit plein d'enthousiasme et de bonne volonté Abraham Lopez Penha. On rapporte qu'il a fondé une librairie qui est quelque chose de plus qu'un bon commerce, une espèce d'œuvre d'apostolat artistique. Il y a fondé des revues pour la propagande des lettres modernes, il y a écrit des livres qu'il publie en éditions de luxe. C'est un excellent esprit, mais à mon avis trop docile aux conseils de la critique. Son premier livre, *Cromos*, fut vivement censuré : « Décadent à outrance », disait-on de lui, et maintenant, pour ne pas mériter le même qualificatif, il publie un « roman de mœurs », **Camila Sanchez**, roman de mœurs américaines, observons bien, où tous les personnages parlent et discutent comme des hommes du temps de Cervantès, au cœur de la vieille Castille. Attendons un troisième livre où l'auteur se tiendra dans un juste milieu, où, profitant de ses dernières lectures classiques et de son goût pour la littérature moderne,

il nous réglera d'une œuvre plus affranchie des suggestions de la critique.

Si Tartarin avait lu le livre **De Bogota al Atlantico**, de Santiago Perez Triana, il aurait changé d'itinéraire, et au lieu de s'embarquer pour l'Algérie à la recherche des lions et des aventures, il serait allé jusqu'aux forêts vierges qui ombragent les torrents de l'Orénoque. Dans ces bois qui virent la blanche figure de Humboldt, il aurait connu un chasseur authentique de bêtes féroces, l'indien Saturnino, maréchal-ferrant, tondeur de taureaux, les jours de semaine et « tueur de tigres » les dimanches.

S'il suffit à certaines gens d'une frise, d'une colonne brisée, pour donner libre carrière à leur imagination, quel thème exquis de méditation ne trouveraient-ils pas en face des montagnes coupées à pic sur lesquelles se détachent, à une hauteur de deux cents mètres, taillés dans le roc vif un énorme caïman, des gueules d'animaux, des hommes de taille énorme, traces; dit l'auteur, de l'on ne sait quel empire disparu ?

Ceux pour qui l'existence civilisée des villes n'offre qu'affaires mille fois répétées seraient séduits par la tragique idylle du gouverneur vénézuélien et de la danseuse espagnole, vivant d'une vie libre près des bruits du fleuve et de la forêt, au milieu des cris des fauves et des perroquets sauvages.

C'est un livre qui enchanterait plus d'un adorateur de l'exotique, ce livre où un fugitif politique conte son odyssee à travers un monde inconnu. Quelle page plus étrange que cette représentation faite par le voyageur et ses compagnons, devant des êtres primitifs, d'un drame composé de réminiscences du *Ruy Blas*, de Victor Hugo ?

Elevé aux universités allemandes, familiarisé avec le boulevard parisien et la cité de Londres, Santiago Perez Triana retourne dans sa patrie, et là, les hasards de la politique le poussent de nouveau; il va de Bogota à l'Atlantique, se frayant un passage souvent difficile, dormant sous le ciel pur du tropique, sautant de sur le dos de la mule dans la pirogue indigène: de là ce livre d'une philosophie ironique, d'un humour serein, ce livre qui est en même temps œuvre d'artiste et de sage. En présence du dangereux, du difforme et du rudimentaire, il rit, se souvenant peut-être de l'aphorisme de Zielsing: « Le rire n'est que le triomphe du sujet sur l'objet imparfait. »